

YORG – 1

La falaise se mit à mugir comme un immense troupeau. Torkiz tomba à genoux en se couvrant les oreilles des deux mains, et Yorg dut faire un effort pour ne pas agir comme l'enfant. De son côté, Hou avait fait un bond vers la voiture pour s'abriter derrière elle.

C'est du moins ce que crut Yorg un instant, jusqu'au moment où il entendit gronder le moteur. Où voulait aller le Tching ? L'eau les entourait de toutes parts. C'est alors que Hou alluma les phares et que leur double pinceau de lumière tenta de percer le brouillard pour éclairer l'étrange falaise mobile.

La brume n'était pas très dense, et si la lumière des phares se diluait vite dans les gouttelettes d'eau en suspension dans l'air, elle luisait sur la surface de la mer et permettait de comprendre que la falaise en mouvement flottait en fait dessus. C'était une paroi qui pouvait avoir la hauteur de dix hommes et au

moins le double en largeur. Elle était irrégulière, avec des taches ocres, d'autres claires et quelques taches noires.

Il y eut tout à coup une étincelle de lumière dans l'une de ces taches noires et la falaise gronda bruyamment. Tout autour d'elle l'eau se mit à bouillonner violemment et quelques vaguelettes plus puissantes que les autres vinrent lécher les pieds de Yorg.

La falaise, qui défilait lentement devant eux vers la droite, ralentit, puis s'immobilisa complètement. Son grondement s'interrompit et les vibrations qui avaient tant gêné Torkiz cessèrent de se faire entendre. Un silence très dense tomba sur les lieux, à peine troublé par les cris de quelques oiseaux et le clapotement des vaguelettes.

Tout à coup, une lumière si intense que celle des phares s'y noyait complètement baigna les trois compagnons et la voiture. La brume elle-même avait disparu et Yorg pouvait contempler la surface de la mer à plusieurs dizaines de mètres à la ronde. Il n'y avait que la voiture et quelques mètres carrés de terre qui émergeaient. Ainsi que la falaise mobile, évidemment.

— Attention !

Hou avait crié et fait un bond en arrière en croyant que la falaise s'écroulait sur eux. Yorg, trop fasciné, n'avait pas eu le temps de réagir, tandis que Torkiz,

terrorisé, semblait chercher à s'enfoncer sous la surface de l'eau.

Il y eut quelques sons presque familiers : des bruits de pas, des cris, le grincement d'une porte. Des silhouettes rendues indistinctes par la lumière surgirent tout à coup de la brèche qui venait de s'ouvrir dans la falaise. Yorg esquissa un geste de défense. Sa main se posa sur la poignée de son sabre, puis se détendit : ils n'étaient pas attaqués. Ou alors, l'adversaire était si puissant que ce n'était pas la peine d'essayer de se défendre.

Il y avait bien une trentaine d'hommes autour d'eux, tous vêtus de la même manière, tous si semblables qu'il renonça provisoirement à les distinguer. Deux d'entre eux se dirigèrent vers lui, deux autres vers Hou et deux de plus s'occupèrent de Torkiz.

Ces hommes portaient tous une tenue d'un vert foncé proche du brun, faite d'une ample blouse à manches courtes, d'un pantalon flottant s'arrêtant aux genoux et de sandales de corde. Ils avaient des cheveux coupés très courts et le visage glabre. Rien, si ce n'était la taille ou la couleur des yeux, ne permettait de les différencier l'un de l'autre.

Ceux qui s'étaient approchés de Yorg lui faisaient signe d'avancer vers la portion de falaise qui s'était abaissée, formant un pont entre l'îlot et l'immense vaisseau. Car – Yorg ne pouvait en douter – c'était

une grande pirogue, un peu comme celle des gens de l'eau, sauf qu'elle était tellement plus grande qu'elle pouvait abriter une tribu entière dans ses flancs.

Il se laissa entraîner à l'intérieur sans résister. Les gestes des deux hommes n'étaient d'ailleurs pas agressifs, ni même menaçants. Derrière lui, ceux qui s'occupaient de Torkiz durent le prendre par les épaules et le soulever avant qu'il ne se décide à marcher entre eux. De son côté, Hou avait commencé par refuser de bouger, s'accrochant même à la voiture. L'un des membres de la paire qui était venue vers lui se retourna, appelant d'autres hommes. Ceux-ci se mirent à pousser la voiture vers le pont. À ce moment, Hou se dégagea sans brutalité et s'installa au volant du véhicule pour relâcher le frein, ce qui facilita évidemment la tâche des pousseurs.

Ils se retrouvèrent à l'intérieur d'une sorte d'immense caverne. Derrière la voiture, il y eut un grincement et le pan de falaise qui s'était abaissé commença à se relever. Torkiz échappa à son escorte en se laissant rouler à terre, et s'élança sur la pente de plus en plus accentuée. Alors qu'il allait atteindre le sommet, il bascula en arrière et se mit à glisser, achevant sa trajectoire aux pieds de Yorg. Celui-ci le releva, un sourire aux lèvres. Et pourtant, si les hommes de la falaise ne s'étaient pas vraiment montrés hostiles, leur invitation à l'intérieur – ou leur

capture – n'avait rien de très rassurant.

– Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? demanda Hou.

Il était sorti de la voiture, mais se tenait juste à côté, une main sur le montant de la porte, comme s'il voulait s'accrocher à sa machine.

– On attend, répondit Yorg. Que proposes-tu d'autre ?

Le Tching haussa les épaules.

– Ils sont nombreux, mais ne semblent pas armés. On pourrait peut-être...

Il désigna du menton les carabines posées sur le siège arrière.

– Surtout pas. Ils ne sont que trente ici, mais ils peuvent être dix fois plus nombreux. (Frappé par une pensée subite, Yorg ajouta :) Ils ne sont pas armés, cependant ils peuvent certainement reconnaître un couteau ou une massue. Mais peut-être pas un bâton à feu. Alors laisse-les en place, comme si c'étaient des choses sans importance...

Un homme s'était approché puis tenu quelque peu à l'écart pendant qu'ils parlaient. Quand Yorg se tut, il toussota légèrement pour attirer son attention. Il prononça quelques paroles inintelligibles puis, voyant qu'on ne le comprenait pas, il fit signe à Yorg et Hou de le suivre et tourna les talons. Torkiz voulut les accompagner, mais deux hommes se mirent en

travers de son chemin. Le gamin eut beau se mettre à hurler et se débattre, ils ne le laissèrent pas passer.

Yorg fit deux pas en avant, posant la main sur l'épaule de l'homme qui les avait invités. Il sentit les muscles se tendre sous sa main. L'autre se retourna d'un bond et son bras faucha l'air, mais le Yagrr avait senti venir l'attaque et avait reculé d'un pas. Il s'apprêtait à se défendre quand l'inconnu haussa les épaules. Yorg profita de ce début de dialogue en langage non-verbal pour désigner Torkiz qui continuait à se débattre.

L'homme débita une suite de mots dont Yorg crut reconnaître quelques-uns, puis changea de tactique. Il leva sa main à l'horizontale à hauteur de ses cheveux, puis la déplaça vers Yorg, définissant ainsi qu'ils avaient à peu près la même taille. Il répéta son geste avec Hou, même si celui-ci était un peu plus petit. Ensuite, il se caressa le menton et ses doigts frôlèrent la barbe de Yorg.

Cela fait, il désigna Torkiz, ramenant sa main à hauteur de sa poitrine.

— Je crois qu'il veut dire que nous sommes des adultes et que Torkiz n'est pas invité à nous suivre parce qu'il est un enfant, fit Hou.

— C'est bien possible.

Les mains de Yorg entamèrent alors une sorte de ballet devant l'étranger. Il espéra que son message,

Nous t'accompagnons, mais nous voulons revoir bientôt notre compagnon-enfant, était clair. L'homme inclina la tête à plusieurs reprises.

— Nous reviendrons, Torkiz. Calme-toi donc ! lança Yorg en faisant un pas en avant et en indiquant l'entrée du couloir vers lequel l'homme avait commencé à les entraîner.

* * *

Ils avaient parcouru plusieurs dizaines de mètres de couloirs, fait l'ascension de plusieurs escaliers, et Yorg n'était plus certain de pouvoir retracer ses pas vers la voiture lorsqu'ils débouchèrent enfin à l'air libre.

Ils étaient au sommet de la falaise – ou presque, car une partie plus restreinte de celle-ci se dressait encore au-dessus d'eux. Ils apercevaient les terres, toujours couvertes d'eau à quelques îlots près, et cela leur permit de constater que la falaise – la très grande pirogue – s'était remise en route.

Leur guide les avait laissés s'approcher du bord de l'à-pic et découvrir le paysage. Au bout de quelques instants, cependant, il se rappela à leur attention en tapant plusieurs fois du pied sur le sol : la visite n'était pas finie.

Ils poursuivirent l'ascension, mais cette fois par un escalier extérieur. Le guide s'arrêta devant l'entrée

d'un couloir fermé par une épaisse tenture. Comme ils ne bougeaient pas, il poussa lentement Yorg en avant, puis Hou, sans cependant s'approcher lui-même de l'ouverture masquée.

Yorg posa la main sur la poignée de son sabre. On ne l'avait pas désarmé, pas plus qu'on n'avait retiré à Hou le coutelas qu'il portait à la ceinture. La présence de l'arme le rassurait, et pourtant, il comprenait que si on la lui avait laissée, ce n'était probablement pas en signe de paix, mais parce qu'on jugeait cette arme peu dangereuse, voire dérisoire.

— On y va ?

Hou haussa les épaules. Derrière eux, leur guide n'était plus seul. Une demi-douzaine d'hommes vêtus de la même manière uniforme avaient jailli de la nuit et leur coupaient toute retraite.

— Pas moyen de faire autrement, je crois.

Il fit lui-même le premier pas en avant, soulevant un pan de la tenture.

TZA-FENG – 1

La première fois qu'ils s'étaient heurtés aux hommes noirs, les soldats tchings avaient été surpris. À la fois la véritable surprise, car la patrouille ne les avait pas vus approcher, et la surprise de découvrir des adversaires d'aspect si inattendu. Cela ne les avait pas empêchés de se battre, et quatre des sept hommes avaient eu la vie sauve grâce à leurs réflexes rapides et à leur entraînement. Mais trois d'entre eux étaient tombés pour ne plus se relever. C'étaient les premières victimes que comptait l'expédition et l'ambiance avait été morose ce soir-là sous les tentes.

Mèchmet avait fait un tour des feux, officiellement pour vérifier que les sentinelles connaissaient leurs consignes, mais surtout pour prendre le pouls de la troupe.

— Ils se croyaient invincibles et ils ont découvert que quelques barbares pouvaient les surprendre et les tuer, fit-il en revenant auprès de Tza-Feng.

Celui-ci souriait. Il était peut-être le seul à sourire ce soir-là.

— C'est une excellente chose, fit-il. Ces trois compagnons morts sauveront la vie de beaucoup d'autres s'ils ravivent leur sens de l'observation.

Mèchmet hocha pensivement la tête. Il était entièrement d'accord avec son chef, et cependant...

— J'ai discuté avec deux soldats de la patrouille. Ce sont des gens que je connais bien. (Il voulait dire des anciens, qui s'étaient déjà battus à ses côtés, et non les territoriaux qu'ils avaient recrutés de force quelques semaines plus tôt.) Ces sauvages noirs ont quelque chose de particulier. Ils ne semblaient pas sentir les coups que leur portaient nos hommes.

— Ils ont eu des tués, pourtant ?

— C'est ce qu'ont dit les survivants, mais quand le peloton que nous avons envoyé sur place pour récupérer nos morts est arrivé, il n'a trouvé aucun cadavre noir. Et nos morts avaient été mutilés, coupés en morceaux.

— Des fauves ?

— Non, je n'ai pas dit déchirés, mais coupés. Au sabre ou à la hache. (Il eut un petit rire sec, mais il frissonnait, ce qui démentait l'expression de gaieté sauvage qui illuminait son regard.) J'ai essayé de compter. Les trois têtes étaient là, les troncs aussi, mais il manquait deux jambes et un bras. Et je crois

que si nos hommes étaient arrivés plus tard, ils auraient ramené encore moins, car l'un d'eux m'a dit avoir aperçu une forme noire qui prenait la fuite.

Il alluma sa pipe de terre avant de poursuivre :

— J'ai donné l'ordre à ceux qui ont ramené les corps de se taire, mais il était peut-être déjà trop tard. Tu sais que les soldats ont leurs légendes favorites. L'histoire de ton grand-père, dont on n'a jamais retrouvé le corps, en fait partie. Et ce soir, on parle d'ennemis immortels, que les épées peuvent transpercer sans les tuer ou même les blesser. Sans compter que certains évoquent les mangeurs d'hommes de la vallée du Mèkk...

Tza-Feng sursauta. Il n'y avait pas pensé, et pourtant l'empire l'avait envoyé combattre dans cet extrême sud quelques années plus tôt. Il n'était que lieutenant à l'époque, et il avait dû mater une rébellion provinciale : les paysans refusaient de payer le tribut tant qu'on n'aurait pas renforcé la troupe censée les protéger des mangeurs d'hommes. Après avoir pendu quelques meneurs – y compris le chef de district – Tza-Feng s'était enfoncé dans la jungle moite et touffue à la tête de son peloton.

Il avait perdu quatre hommes la première nuit et avait retrouvé les crânes et quelques viscères, ainsi que quelques os soigneusement nettoyés le lendemain. Cette fois, c'étaient ses propres hommes qui

s'étaient révoltés et il avait dû en abattre deux avant que ce qui restait du peloton ne poursuive sa route.

Ils avaient marché huit jours, trouvant des traces, des feux, parfois une hutte, mais sans jamais mettre la main sur l'un des anthropophages. Puis, une nuit, ceux-ci avaient attaqué. Heureusement, le ciel qui était couvert s'était brusquement dégagé, dévoilant une lune particulièrement brillante. Quelques soldats avaient été pris de panique, mais les autres avaient tenu bon. Ils avaient vidé leurs armes – à ce moment, les arsenaux impériaux n'avaient pas encore mis au point les fusils à répétition dont sa troupe était maintenant équipée – puis continué à coups de crosse ou à la baïonnette.

À l'aube, il n'y avait que douze survivants autour de Tza-Feng. Ils étaient épuisés, néanmoins il avait exigé qu'on rassemble un immense bûcher avant de prendre le moindre repos. Ils y avaient entassé les cadavres de leurs compagnons – une vingtaine – puis ceux des mangeurs d'hommes, deux fois plus nombreux. Tza-Feng avait bouté lui-même le feu au bûcher et l'avait surveillé pendant que ses hommes dormaient. Ce n'est qu'après que tous les corps eurent été réduits en cendres qu'il avait pris un peu de repos.

Ils étaient revenus à leur point de départ. Ils n'avaient pas éliminé tous les mangeurs d'hommes

de la contrée, mais l'honneur était sauf. Et la réputation de Tza-Feng comme meneur d'hommes impitoyable avait commencé à naître.

Il devait un peu ses étoiles de colonel à ces anthropophages de la vallée du Mèkk, mais l'idée qu'il aurait pu périr et finir dans leurs estomacs revenait encore parfois, malgré toutes les années écoulées. Sous forme de cauchemars qui le réveillaient en sursaut.

— Il faut mettre fin à ces racontars ! Demain nous prendrons chacun la tête d'une patrouille. Et nous ramènerons des sauvages noirs. Des sauvages noirs vivants.

— Vivants ?

— Je les veux vivants. Et je les tuerai une fois de retour au camp. Pour prouver à toute la troupe que des hommes immortels, ça n'existe pas. Quant à savoir si ce sont des mangeurs d'hommes, c'est une autre affaire...

Mèchmet le regarda, toujours songeur. Il n'était pas certain que son chef ait pu par cette décision exorciser les fantômes qui le hantaient. Il se retira sous sa propre tente, mais ne trouva pas le sommeil tout de suite.

Il saurait bientôt à quoi s'en tenir, s'il entendait un hurlement sauvage déchirer la nuit.

Les cavaliers noirs étaient sept. Tza-Feng les avait repérés de fort loin grâce à ses jumelles et avait fait immédiatement arrêter la voiture, puis, sans qu'on remette le moteur en marche, les soldats l'avaient poussée entre deux buissons. Pendant ce temps, le colonel continuait à suivre des yeux le petit groupe de cavaliers. Ils marchaient à la file indienne, suivant une piste vaguement dessinée dans la plaine et en principe, ils allaient passer à moins de cinquante pas de l'endroit où sa patrouille s'était embusquée.

Il se mit à ramper, faisant signe aux cinq hommes qui l'accompagnaient de le suivre.

Il leva la tête par-dessus les hautes herbes. Les cavaliers n'étaient plus qu'à deux cents pas. Il se coucha, comptant les secondes qui s'égrenaient trop lentement. Il entendit enfin le sol résonner contre son oreille.

Il se dressa d'un bond alors que le premier cavalier était presque au-dessus de lui. Il avait hurlé et ses hommes avaient réagi à l'ordre d'attaquer sans perdre plus qu'une fraction de seconde.

Le cavalier qu'il avait choisi pour victime saisit son sabre, mais Tza-Feng était déjà sur lui. Sans s'occuper de l'arme qui n'était pas encore levée, il saisit l'homme par la cheville et le souleva brutale-

ment, le faisant basculer de sa selle. Il plongea sous le ventre du cheval pour ne pas laisser à son adversaire le temps de se relever et immobilisa le bras qui tenait le sabre, tandis que de l'autre, poing fermé, il lui martelait le visage.

Le cavalier était vigoureux et il parvint à se débarrasser de Tza-Feng, mais non sans avoir lâché son arme. Ils se retrouvèrent face à face, les poings dressés.

Le colonel feinta sur la gauche, frappa un coup rapide qui atteignit son adversaire à la poitrine, puis sembla perdre l'équilibre. Le Noir profita de cette faiblesse pour se ruer sur l'ennemi. À ce moment, Tza-Feng se redressa et frappa le bas-ventre de la pointe de sa botte. Le Noir frémit et se courba en deux. Tza-Feng profita de sa position pour abattre sa main tendue et rigide sur la nuque. L'autre s'effondra. Le combat était terminé.

Ce combat-là tout au moins, car si un deuxième Noir était à terre, les autres se défendaient bien. Ils faisaient même plus que se défendre, et deux des soldats, blessés, n'en menaient pas large.

Un ou deux prisonniers leur suffisaient. Les autres pouvaient être abattus sur place, mais Tza-Feng avait donné l'ordre à ses hommes de laisser les carabines dans la voiture... Il aperçut le sabre qui traînait dans l'herbe et le ramassa tout en courant vers l'un des

cavaliers qui semblait sur le point d'en finir avec l'un des Gardes Noirs.

Il arriva par la gauche et frappa un grand coup de taille qui aurait normalement dû étripper le Noir. Il sentit qu'il avait touché le corps, mais c'était comme s'il avait frappé le tronc d'un arbre et l'arme faillit échapper à ses doigts soudain privés de force.

Il chassa l'image d'un adversaire immortel qui venait de lui traverser l'esprit. Il n'allait pas se laisser impressionner comme un vulgaire territorial. Il fit passer le sabre dans son autre main et repartit à l'attaque. Cette fois, cependant, il n'avait plus l'avantage de la surprise et le Noir para son coup.

Le duel se poursuivit quelques instants, puis Tza-Feng toucha son adversaire au bras. Et cette fois, le sang se mit à couler. Ce n'était pas une blessure très grave et elle ne handicapait pas son porteur, qui maniait son arme de l'autre main, mais elle chassa tous les doutes qui encombraient encore l'esprit de l'officier. En deux passes de plus, il blessa une nouvelle fois l'homme, puis fit voler son sabre au loin.

Il fit un pas en arrière. Il était prêt à accorder la vie sauve à l'homme noir... tout au moins jusqu'à leur retour au camp, lorsque celui-ci se jeta sur lui, brandissant un court poignard qu'il venait d'arracher à sa ceinture.

Tza-Feng esquiva l'assaut d'un bond, tout en frap-

pant un coup de pointe au corps. Une fois encore il eut l'impression d'avoir rencontré une bûche, mais cette fois son arme s'enfonça dans l'abdomen. Le sang jaillit. Le Noir chancela, et bondit une nouvelle fois. Mais ce n'était que le rêve d'un bond. Il fit seulement un grand pas en avant, et s'effondra, arrachant de la main de Tza-Feng le sabre planté dans son corps.

L'officier ne perdit pas de temps à savourer sa victoire. Il regarda autour de lui. L'un de ses hommes était mort, mais les autres avaient eu le dessus sur leurs adversaires respectifs. Un seul Noir était toujours debout. Considérant probablement que la partie était perdue, il s'élança au pas de course vers son cheval distant de quelques dizaines de mètres. Tza-Feng jugea la situation en une fraction de seconde : il était préférable que ce Noir-là ne s'échappe pas.

La voiture était à plusieurs dizaines de pas, mais il y fut alors que le noir bondissait en selle. Il saisit une carabine et ajusta posément le dos qui tressautait au rythme des premières foulées de l'animal.

Il dut tirer trois coups avant que le cavalier ne s'effondre lentement.

ANDRÉ – 1

Le froid le réveilla. Le froid ou la toux qui le secouait. Il prit lentement conscience de la présence de Jana contre lui. Du corps de Jana, plutôt, car le froid venait d'elle, si douce, si tiède quelques heures plus tôt. Il se mit à pleurer, oubliant la mort qui allait venir pour songer seulement à celle de sa compagne de quelques jours.

Il ouvrit les yeux et les referma aussitôt, tant la lumière était violente. Juste au-dessus d'eux se trouvait une boule de feu bien plus vive que mille tubes lumineux. Le soleil... Il sentait maintenant sa chaleur sur ses paupières et détourna la tête.

Il aurait voulu continuer à dormir en serrant Jana contre lui jusqu'à ce que la mort vienne aussi le délivrer d'une vie qui lui était subitement devenue intolérable, mais sa vessie le tourmentait et il ne pouvait souiller le corps de la jeune fille. Il se dégagea doucement, aussi délicatement qu'il le pouvait, de l'étreinte glacée et fit quelques pas mal assurés pour

aller arroser le sol à distance respectueuse de l'Éboueuse.

À part cette toux, il se sentait bien. La Maladie ne l'avait pas encore vraiment affaibli. Il décida de profiter de ce répit pour offrir une sépulture convenable à Jana.

Il s'approcha de la déchirure dans le tube de métal et vit qu'il ne se trouvait qu'à un mètre d'un sol irrégulier couvert de terre et de cailloux. Il retourna chercher Jana et la transporta au bord du tube, puis descendit sur l'éboulis.

Il se mit à creuser. Il n'avait que ses mains et son couteau, mais ce n'était pas la première fois qu'il devait travailler sans outils. Il se souvint d'un effondrement lors duquel il avait réussi à se frayer un passage, ou au moins à en ouvrir un à l'air frais... Cette fois, l'air ne manquait pas, c'était le moins qu'on puisse dire.

Il se sentait de plus en plus faible et dut s'interrompre plusieurs fois, pris de frissons et en même temps couvert de transpiration. Cependant, il finit par dégager une fosse peu profonde, assez grande pour y coucher délicatement Jana. Il commença à entasser sur elle un mélange de cailloux et de poignées de terre, faisant peu à peu disparaître son corps.

Il s'arrêta. C'était la fatigue et la Maladie qui lui

alourdissaient les bras, qui le faisaient chanceler à chaque instant, mais aussi le fait qu'il ne pouvait se décider à recouvrir le visage de l'aimée. Ce serait la séparation définitive.

Enfin, le regard brouillé de larmes, il posa la mu-sette de l'Éboueuse sur son visage et commença à la recouvrir de terre avec des gestes très doux, comme des caresses.

On ne voyait plus le corps, sinon comme une forme vague. Ce n'était pas suffisant : il y avait des animaux à la surface, il se souvint l'avoir lu. Des animaux qui se nourrissaient de chair morte. À cette idée, son estomac se souleva et il fut pris de haut-le-cœur qui le laissèrent presque sans force. Il s'effondra à côté de la tombe.

Quelques minutes ou quelques heures plus tard, un peu de ses forces lui revinrent. Pas assez pour se lever, au début, mais suffisamment pour qu'il se remette à entasser des blocs de pierre qu'il poussait ou faisait rouler, car les soulever dépassait ses capacités.

La tombe était devenue un monticule et il faudrait un gros animal, au moins aussi fort qu'un homme adulte, pour déranger le repos de Jana. Il ne savait pas s'il y avait des bêtes de cette force à la surface, et il était convaincu d'avoir fait tout ce qui était en son pouvoir. Il resta un moment immobile, agenouillé près de son aimée, puis se releva lentement.

Il frissonnait de plus en plus, et toussait en longues quintes qui lui secouaient douloureusement la cage thoracique. La Maladie était là, et la mort toute proche.

Mais la surface n'était pas loin, et une étincelle de curiosité brûlait en lui. Il n'aurait pas fait tout ce chemin, subi toutes ces épreuves pour mourir sans avoir au moins vu à quoi ressemblait cette surface légendaire.

Il leva les yeux vers la déchirure dans la voûte. Il avait peur d'affronter le soleil, mais s'il faisait toujours affreusement clair, la boule de feu ne brillait plus au-dessus de sa tête.

Rassemblant toute l'énergie qui lui restait, il se mit à escalader l'éboulis.